

1916 - 1917, la perte du sens, les mutineries

Texte 1

Nous avons trop présumé de nos forces. Nous ne pouvons pas encore nous en aller. Ce n'est pas encore fini. On s'écroule à nouveau dans une encoignure pétrie, avec le bruit d'un bloc de gadoue qu'on jette.

On ferme les yeux. De temps en temps, on les ouvre.

Des gens se dirigent en titubant vers nous. Ils se penchent sur nous et parlent d'une voix basse et lassée. L'un d'eux dit :

- *Sie sind tot. Wir bleiben hier.*

L'autre répond : « *Ja* », comme un soupir.

Mais ils nous voient remuer. Alors, aussitôt, ils échouent en face de nous. L'homme à la voix sans accent s'adresse à nous.

- Nous levons les bras, dit-il.

Et ils ne bougent pas.

Puis ils s'affalent complètement – soulagés, et, comme si c'était la fin de leur tourment, l'un d'eux, qui a sur la face des dessins de boue comme un sauvage, esquisse un sourire.

- Reste-là, lui dit Paradis sans remuer sa tête qui est appuyée en arrière sur un monticule. Tout à l'heure, tu viendras avec nous, si tu veux.

- Oui, dit l'Allemand. J'en ai assez.

On ne lui répond pas.

Il dit :

- Les autres aussi ?

- Oui, dit Paradis, qu'ils restent aussi s'ils le veulent.

Ils sont quatre, qui se sont étendus par terre.

L'un d'eux se met à râler. C'est comme un chant sanglotant qui s'élève de lui. Alors les autres se dressent à demi, à genoux, autour de lui et roulent de gros yeux dans leurs figures bigarrées de saleté. Nous nous soulevons et nous regardons cette scène. Mais le râle s'éteint, et la gorge noirâtre qui remuait seule sur ce grand corps comme un petit oiseau, s'immobilise.

- *Er ist tot*, dit un des hommes.

Il commence à pleurer. Les autres se réinstallent pour dormir. Le pleureur s'endort en pleurant.

Quelques soldats sont venus, en faisant des faux pas, cloués par des arrêts soudains, comme des ivrognes, ou bien en glissant comme des vers, se réfugier jusqu'ici, parmi le creux où nous sommes déjà incrustés, et on s'endort pêle-mêle dans la fosse commune.

*

On se réveille. On se regarde, Paradis et moi, et on se souvient. On rentre dans la vie et dans la clarté du jour comme dans un cauchemar. Devant nous renaît la plaine désastreuse où de vagues mamelons s'estompent, immergés, la plaine d'acier, rouillée par places, et où reluisent les lignes et les plaques de l'eau – et dans l'immensité, semés çà et là comme des immondices, les corps anéantis qui y respirent ou s'y décomposent.

Paradis me dit :

- Voilà, c'est la guerre.

- Oui, c'est ça, la guerre, répète-t-il d'une voix lointaine. C'est pa'aut'chose.

Il veut dire, et je comprends avec lui :

« Plus que les charges qui ressemblent à des revues, plus que les batailles visibles déployées comme des oriflammes, plus même que les corps à corps où l'on se démène en criant, cette guerre, c'est la fatigue épouvantable, surnaturelle, et l'eau jusqu'au ventre, et la boue et l'ordure et l'infâme saleté.

C'est les faces moisies et les chairs en loques et les cadavres qui ne ressemblent même plus à des cadavres, surnageant sur la terre vorace. C'est cela, cette monotonie infinie de misères, interrompue par des drames aigus, c'est cela, et non pas la baïonnette qui étincelle comme de l'argent, ni le chant de coq du clairon au soleil ! »

Paradis pensait si bien à cela qu'il remâcha un souvenir et gronda :

- Tu t'rappelles, la bonne femme de la ville où on a été faire une virée, y a pas si longtemps d'ça, qui parlait des attaques, qui en bavait, et qui disait : « Ça doit être beau à voir !... »

Un chasseur, qui était allongé sur le ventre, aplati comme un manteau, leva la tête hors de l'ombre ignoble où elle plongeait, et s'écria :

- Beau ! Ah ! merde alors !

« C'est tout à fait comme si une vache disait : « Ça doit être beau à voir, à La Villette, ces multitudes de bœufs que l'on pousse en avant ! »

Il cracha de la boue, la bouche barbouillée, la face déterrée comme une bête.

- Qu'on dise : « Il le faut », bredouilla-t-il d'une étrange voix saccadée, déchirée, haillonneuse. Bien. Mais beau ! Ah ! merde alors !

Il se débattait contre cette idée. Il ajouta tumultueusement :

- C'est avec des choses comme ça qu'on dit, qu'on s'fout d'nous jusqu'au sang !

Il recracha, mais, épuisé par l'effort qu'il avait fait, il retomba dans son bain de vase et il remit la tête dans son crachat.

Henri Barbusse, *Le Feu* (1916), Flammarion, réédition Livre de poche, p.354 à 356.

Texte 2

« Une deux une deux
Et tout ira bien... »
Ils chantaient
Un blessé battait la mesure avec sa béquille
Sous le bandeau de son œil
Le sourire du Luxembourg
Et les fumées des usines de munitions
Au-dessus des frondaisons d'or
Pâle automne fin d'été
On ne peut rien oublier
Il n'y a que les petits enfants qui jouent à la guerre
La Somme Verdun
Mon grand frère est aux Dardanelles
Comme c'est beau MOI !
Un fusil
Cris voix flûtées
Cris MOI !
Les mains se tendent
Je ressemble à papa
On a des canons
Une fillette fait le cycliste MOI !
Un dada caracole
Dans le bassin les flottilles s'entre-croisent
Le méridien de Paris est dans le jet d'eau
On part à l'assaut du garde qui seul a un sabre authentique
Et on le tue à force de rire
Sur les palmiers encaissés le soleil pend
Médaille Militaire
On applaudit le dirigeable qui passe du côté de la Tour Eiffel
Puis on relève les morts
Tout le monde veut en être
Ou tout au moins blessé ROUGE
Coupe coupe
Coupe le bras coupe la tête BLANC
On donne tout
Croix-Rouge BLEU
Les infirmières ont 6 ans
Leur cœur est plein d'émotion
On enlève les yeux aux poupées pour réparer les aveugles
J'y vois ! j'y vois !
Ceux qui faisaient les Turcs sont maintenant brancardiers
Et ceux qui faisaient les morts ressuscitent pour assister à la merveilleuse opération
A présent on consulte les journaux illustrés
Les photographies
Les photographies
On se souvient de ce que l'on a vu au cinéma

Ça devient plus sérieux
On crie et l'on cogne mieux que Guignol
Et au plus fort de la mêlée
Chaud chaudes
Tout le monde se sauve pour aller manger les gaufres

Blaise Cendrars, « La Guerre au Luxembourg », extrait du poème d'octobre 1916 publié en décembre 1916, réédition dans *Du monde entier au cœur du monde*, poésie/Gallimard, p. 126 à 130.

Texte 3

Mourir pour la Patrie

Non, c'est affreux, la musique ne devrait pas jouer ça...

L'homme s'est effondré en tas, retenu au poteau, par ses poings liés. Le mouchoir, en bandeau, lui fait comme une couronne. Livide, l'aumônier dit une prière, les yeux fermés pour ne plus voir.

Jamais, même aux pires heures, on n'a senti la Mort présente comme aujourd'hui. On la devine, on la flaire, comme un chien qui va hurler. C'est un soldat, ce tas bleu ? Il doit être encore chaud.

Oh ! Etre obligé de voir ça, et garder, pour toujours dans sa mémoire, son cri de bête, ce cri atroce où l'on sentait la peur, l'horreur, la prière, tout ce que peut hurler un homme qui brusquement voit la mort là, devant lui. La Mort : un petit pieu de bois et huit hommes blêmes, l'arme au pied.

Ce long cri s'est enfoncé dans notre cœur à tous, comme un clou. Et soudain, dans ce râle affreux, qu'écoutait tout un régiment horrifié, on a compris des mots, une supplication d'agonie : « Demandez pardon pour moi...Demandez pardon au colonel... »

Il s'est jeté par terre, pour mourir moins vite, et on l'a traîné au poteau par les bras, inerte, hurlant. Jusqu'au bout il a crié. On entendait : « Mes petits enfants...Mon colonel... » Son sanglot déchirait ce silence d'épouvante et les soldats tremblants n'avaient plus qu'une idée : « Oh ! vite...vite...que ça finisse. Qu'on tire, qu'on ne l'entende plus !... »

Le craquement tragique d'une salve. Un coup de feu, tout seul : le coup de grâce. C'était fini...

Il a fallu défiler devant son cadavre, après. La musique s'était mise à jouer *Mourir pour la Patrie* et les compagnies déboîtaient l'une après l'autre, le pas mou. Berthier serrait les dents, pour qu'on ne voie pas sa mâchoire trembler. Quand il a commandé : « En avant ! » Vieublé, qui pleurait, à grands coups de poitrine, comme un gosse, a quitté les rangs en jetant son fusil, puis il est tombé, pris d'une crise de nerfs.

En passant devant le poteau, on détournait la tête. Nous n'osions pas même nous regarder l'un l'autre, blafards, les yeux creux, comme si nous venions de faire un mauvais coup.

Voilà la porcherie où il a passé sa dernière nuit, si basse qu'il ne pouvait s'y tenir qu'à genoux. Il a dû entendre, sur la route, le pas cadencé des compagnies descendant à la prise d'armes. Aura-t-il compris ?

C'est dans la salle de bal du *Café de la Poste* qu'on l'a jugé hier soir. Il y avait encore les branches de sapin de notre dernier concert, les guirlandes tricolores en papier, et, sur l'estrade, la grande pancarte peinte par les musicos : « Ne pas s'en faire et laisser dire ».

Un petit caporal, nommé d'office, l'a défendu, gêné, piteux. Tout seul sur cette scène, les bras ballants, on aurait dit qu'il allait « en chanter une », et le commissaire du gouvernement a ri, derrière sa main gantée.

- Tu sais ce qu'il avait fait ?
- L'autre nuit, après l'attaque, on l'a désigné de patrouille. Comme il avait déjà marché la veille, il a refusé. Voilà...
- Tu le connaissais ?
- Oui, c'était un gars de Cotteville. Il avait deux gosses.

Deux gosses : grands comme son poteau...

Roland Dorgelès, *Les Croix de bois* (1919), Albin Michel, chap. IX, « Mourir pour la Patrie », réédition Livre de poche, p. 149 à 151.

Texte 4

Tels les Verdurin donnaient des dîners (puis bientôt Madame Verdurin seule, car M. Verdurin mourut à quelque temps de là) et M. de Charlus allait à ses plaisirs, sans guère songer que les Allemands fussent – immobilisés, il est vrai par une sanglante barrière toujours renouvelée – à une heure d'automobile de Paris. Les Verdurin y pensaient pourtant, dira-t-on, puisqu'ils avaient un salon politique où on discutait chaque soir de la situation, non seulement des armées, mais des flottes. Ils pensaient en effet à ces hécatombes de régiments anéantis, de passagers engloutis ; mais une opération inverse multiplie à tel point ce qui concerne notre bien-être et divise par un chiffre tellement formidable ce qui ne le concerne pas, que la mort de millions d'inconnus nous chatouille à peine et presque moins désagréablement qu'un courant d'air. Mme Verdurin, souffrant pour ses migraines de ne plus avoir de croissant à tremper dans son café au lait, avait fini par obtenir de Cottard une ordonnance qui lui permit de s'en faire faire dans certains restaurants dont nous avons parlé. Cela avait été presque aussi difficile à obtenir des pouvoirs publics que la nomination d'un général. Elle reprit son premier croissant le matin où les journaux narraient le naufrage du Lusitania. Tout en trempant le croissant dans le café au lait, et donnant des pichenettes à son journal pour qu'il pût se tenir grand ouvert sans qu'elle eût besoin de détourner son autre main des trempettes, elle disait : « Quelle horreur ! Cela dépasse en horreur les plus affreuses tragédies. » Mais la mort de tous ces noyés ne devait lui apparaître que réduite au milliardième, car tout en faisant, la bouche pleine, ces réflexions désolées, l'air qui surnageait sur sa figure, amené là probablement par la saveur du croissant, si précieux contre la migraine, était plutôt celui d'une douce satisfaction.

Quant à M. de Charlus, son cas était un peu différent, mais pire encore, car il allait plus loin que de ne pas souhaiter passionnément la victoire de la France, il souhaitait plutôt, sans se l'avouer, que l'Allemagne sinon triomphât, du moins ne fût pas écrasée comme tout le monde le souhaitait. La cause en était que dans ces querelles les grands ensembles d'individus appelés nations se comportent eux-mêmes dans une certaine mesure comme des individus. La logique qui les conduit est tout intérieure, et perpétuellement refondue par la passion, comme celle des gens affrontés dans une querelle amoureuse ou domestique, comme la querelle d'un fils avec son père, d'une cuisinière avec sa patronne, d'une femme avec son mari. Celle qui a tort croit cependant avoir raison – comme c'était le cas pour l'Allemagne – et celle qui a raison donne parfois de son bon droit des arguments qui ne lui paraissent irréfutables que parce qu'ils répondent à sa passion. Dans ces querelles d'individus, pour être convaincu du bon droit de n'importe laquelle des parties, le plus sûr est d'être cette partie-là, un spectateur ne l'approuvera jamais aussi complètement. Or, dans les nations, l'individu, s'il fait vraiment partie de la nation, n'est qu'une cellule de l'individu-nation. Le bourrage de crâne est un mot vide de sens. Eût-on dit aux Français qu'ils allaient être battus qu'aucun Français ne se fût plus désespéré que si on lui avait dit qu'il allait être tué par les berthas. Le véritable bourrage de crâne, on se le fait à soi-même par l'espérance, qui est une figure de l'instinct de conservation d'une nation, si l'on est vraiment membre vivant de cette nation.

Marcel Proust, *Le Temps Retrouvé* (1927), *A la recherche du temps perdu*, tome III, bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1971, p. 772-773.

Texte 5

A mesure qu'ils approchaient de la gare une rumeur confuse leur parvenait, comme un grondement sourd dont ils ne comprirent pas d'abord la nature, mais qui fit tout de même dresser l'oreille à Cripure, toujours en éveil.

Ils entrèrent dans un petit square devant la gare. La clameur devenait distincte. Ce n'était point de chants qu'elle était faite, bien qu'on reconnût de temps en temps une tentative dans ce sens, un commencement d'Internationale, mais de cris, de sifflements, de menaces : « A mort ! A mort Poincaré... »

Ce cri de mort dominait tout. Des centaines de bouches le reprirent avec violence, longuement. Puis, comme un vent qui passe, la clameur s'atténua, dispersée aux quatre coins du ciel. Un chant monta

*Adieu la vie, adieu l'amour
Adieu toutes les femmes...*

Cripure sentit, sous sa main, frémir l'épaule du Proviseur.

- Avançons, mon cher.

Ils firent quelques pas à travers le square.

Sur un banc, un homme d'une soixantaine d'années et sa femme étaient assis. L'homme, un paysan, était coiffé d'un gros bonnet de laine. Il avait relevé le col de son pardessus et fumait. La femme, toute petite, était enveloppée d'une grande frileuse noire.

Ils ne bougeaient pas, leur baluchon à leurs pieds.

- Que se passe-t-il donc ? interrogea Cripure.

L'homme releva la tête. Le chant continuait, au-delà du square, sur un ton de mélodie traînante, sauvage.

*C'est pas fini, c'est pour toujours
De cette guerre infâme.
C'est à Verdun, sur le plateau
Qu'il faut laisser sa peau...*

Ils distinguèrent maintenant autre chose, des bruits de fer, comme des casques jetés par terre, un bris de glace.

- Ils ont décroché la machine, répondit le paysan. Ça dure depuis le début de l'après-midi.

[...]

Une bordée de sifflet, des huées sans fin : on saluait l'arrivée d'une section de renfort, appelée en hâte à l'intérieur de la gare. Les hommes s'avançaient au pas de course, et la foule se fendit pour leur livrer passage, en les couvrant d'injures.

- Salauds !... Vous n'avez pas honte ?

- Vendus !

- C'est le métier de flics, que vous faites là. Vos savez pas ce qu'on en fait, des flics ?

- On les pend !

Ils passaient, l'arme à la main, pas fiers. Un soldat se hissa sur les épaules de deux camarades, et, mettant ses mains en porte-voix, il cria de toutes ses forces :

- Suivez ! suivez ! Passez derrière eux !

Le mot d'ordre fut repris partout. Sur la place, ce fut une mêlée. Cripure se trouva porté sous la marquise où il enserra de son bras un poteau, comme un marin un mât au milieu de la tempête. Le barrage avait craqué, la foule envahissait la gare.

De nouvelles clameurs retentirent.

Sans doute accueillait-on mal, à l'intérieur, les hommes de renfort. Pourtant, aux cris de haine, se mêlaient des cris joyeux, des acclamations aux arrivants, puis, un mot d'ordre spontanément jailli : « Avec nous ! Avec nous ! »

Cripure lâcha le poteau. Sur la place, le vide se faisait. Il chercha de l'œil M. Marchandau : disparu. Alors, il s'éloigna, gagna un petit pont d'où l'on dominait l'intérieur de la gare.

Dans la pluie qui ne cessait pas, des lampes jetaient sur le quai de grandes lueurs jaunes où apparaissaient et disparaissaient de confuses silhouettes, courant de tous côtés, et la menaçante clameur était faite de leurs cris, du martèlement de leurs pieds sur le bitume, du choc des casques jetés avec haine contre le train, de l'éclatement des vitres qu'ils brisaient à coups de pied.

« A mort Poincaré ! A mort Ribot ! La paix ! La paix ! On n'en veut plus ! Finie la guerre ! Vive la Russie ! »
Cripure contemplait.

Louis Guilloux, *Le Sang noir* (1935), édition Gallimard, réédition folio, p. 362 à 373.

Texte 6

Les historiens attendraient près de quatre-vingts ans pour l'écrire : l'alcool fut le dernier plaisir. Brêle ne se privait de rien. Il buvait toutes les sortes de piquettes que les civils sortaient de leurs caves lorsque l'argent sortait des poches. Cette cupidité nourrie à la guerre scandalisait Brêle, mais il préférerait encore payer et boire, plutôt que de n'avoir rien pour apaiser sa colère. Il buvait. Son grand corps engloutissait le mauvais vin sans broncher. A ta santé ! disait-il à Prince. On eût dit que le chien n'aimait pas voir s'enivrer les hommes : au bistrot, à cette heure où les soldats étaient chauds, il dormait caché sous une table.

Les survivants de Craonne furent mis au repos à l'arrière dans un village presque évacué. Ils prenaient de bonnes cuites. Lorsqu'il était ivre, Brêle parlait fort et protestait. On a trop écouté des incapables. Faire son devoir aujourd'hui, c'est leur désobéir ! Des hourras lui donnaient la réplique. La compagnie, le régiment même, et peut-être l'armée entière, étaient mûrs pour la révolte.

L'alcool vous change un tempérament : Brêle ne se ressemblait plus. De modeste, il était devenu faraud. Il était un meneur mené par son courroux. Sa drôlerie s'était muée en révolte. La colère avait poussé comme un bel arbre. Elle grandissait lorsqu'il contemplait dans les yeux de Prince cette incompréhensible mélancolie qui venait se mêler à son affection, comme si le chien savait tout désormais, comment on souffre et meurt, sans être en rien le maître du corps et de l'esprit qu'on croyait gouverner. L'amertume envahissait Brêle lorsqu'il songeait aux morts des derniers jours. Pour quoi les prenait-on ? Il était prêt à désobéir aux chefs incompetents, il était partant pour la mutinerie totale. Avec les autres il chantait les chansons interdites. Il y a des choses que l'on ne peut pas interdire ! disait-il. Elles sont nées, elles se déploient. Et quand l'officier de liaison vint chercher ceux-là qui étaient au repos, pour les mener aux tranchées, ce fut la rébellion. Qu'est-ce qu'on lui a mis à ce planton ! commentait Brêle. Qu'est-ce qu'ils croient ! Qu'on est les larbins de Nivelles, et qu'on peut crever sans rien dire ! Ah les vaches ! C'est fini de nous avoir ! C'est bien fini de nous compter pour rien. Il criait tellement que Prince aboyait et cela faisait un raffut complet.

Mais il ne suffit pas d'élever la voix. L'armée sait quoi faire des gueulards ! disait souvent le caporal. Comme il avait raison ! pensa Brêle quand on vint les arrêter. Il en fut. Il fallait un caporal. Vous avez souillé le drapeau ! leur donnait-on pour toute explication. Où il est ce drapeau ! rigolait Brêle. Les autres restaient silencieux. Prince avait la queue sous le ventre, il n'aimait pas quand Brêle avait trop bu, il n'aimait pas non plus les gendarmes.

C'est l'alcool qui l'a fait, répéta Brêle en ce simulacre de procès. Il ignorait que c'était un simulacre. D'autres firent son éloge, celui qu'il avait mérité. C'est un brave homme. C'est un bon soldat. Voilà ce que l'on pouvait dire de lui. Mais la justice militaire voulait des exemples : il lui fallait des sentences capables de rétablir l'ordre. Quatre condamnations à mort, est-ce que ça pouvait aller ?

Les autres promis furent enfermés dans une remise à betteraves en attendant l'exécution. Le chien Prince, que l'on avait laissé dehors, séparé de son maître, était posté devant la porte comme un chien de garde. Brêle lui parlait à travers le bois. Tu me fais chaud au cœur. On va se faire la malle tous les deux ! Attends un peu que je trouve le moyen. Et la veille du jour fatal, Brêle, saisissant une occasion, trompa ses gardes puis se sauva dans la nuit.

J'avais pas peur de mourir, dirait-il des années plus tard, mais je ne pouvais supporter l'idée d'être tué par les miens.